

l'avait rejoint, grâce à sa volonté — le conte perdait alors son éclat, tout devenait aussi naturel qu'un voyage de Hussam à Brunstbüttel.

Toujours, quand la réalisation déflorait nos rêves, nous gagnions le soupçon douloureux d'être lésés, de n'avoir pas reçu l'équivalent de ce que représentaient nos désirs. La croyance obstinée de la jeunesse, qui espère pouvoir vivre une vie nouvelle après avoir échappé à son propre moi, se flétrit bientôt sous le soleil tropical, quand, au lieu de chênes et de bouleaux, des forêts de palmiers forment le fond du tableau ; l'œil se repaît vite et l'on rentre en soi, où la nostalgie éclaire tous les souvenirs de l'or des automnes.

Mais la volonté d'acier de Kurt ne permit pas longtemps à ces doutes mélancoliques de l'assaillir. Il vit rentrant chez eux les navires profondément enfoncés dans la mer sous leur lourde cargaison de café, de thé, de caoutchouc, de bananes, de copra et de riz ; le souffle brûlant de la nuit jetait en son sang une fièvre d'espoir ; pour la deuxième fois depuis sa fuite heureuse, il s'agenouilla sur un dur cordage et invoqua Dieu avec une ferveur acharnée et furibonde, comme s'il se fût agi d'ouvrir, doigt par doigt, en une lutte pénible, la main toute-puissante.

« Fais que je devienne riche, Dieu aimé ! Je n'ai pas péché contre ton commandement ; volontiers j'eusse honoré père et mère, mais ma mère nous a quittés et mon père a fait montre d'injustice à mon égard ; sur le salut de mon âme, il était injuste. Fais que je devienne riche, mon père qui est aux cieux et je ne me vengerai certainement point, mais pardonnerai à mes offenseurs ; j'enverrai à mon père des navires entiers de cadeaux ; je le ferai non par orgueil, mais pour lui montrer que je n'ai pas mérité sa colère. Je ferai du bien, assisterai tous les pauvres et te rendrai grâces, Seigneur, qui es aux cieux... Fais que je devienne riche, Dieu aimé, rends-moi riche !... »



UR la fortune de M. von Stürenburg, venu aux Indes en qualité de mousse et qui, en quinze ans à peine, avait acquis le nom du roi du Riz ; sur sa richesse fabuleuse et sur son mariage étrange avec une jeune mendicante singhalaise, il circulait autant de versions qu'il passait de navires allemands par le détroit de Malacca.

Le bungalow en marbre, d'une blancheur de neige, bâti dans un massif de palmiers sur une hauteur en face de Penanghill, faisait se braquer sur lui, de loin, toutes les longues-vues ; et la description religieuse de cette maison princière était, sur les navires, de Georg-Town à Singapour, l'unique conversation des passagers attablés pour le déjeuner.

Le soupir habituel terminant infailliblement ce genre d'entretiens sur de richissimes étrangers : « Celui-là pourrait facilement nous faire cadeau de quelques millions, il lui en resterait encore assez. » Ce soupir, avec le temps, alterna avec le clin d'œil et le claquement de langue dont on aime user entre hommes lorsqu'il est question d'un beau brin de femme. On parlait alors, avec une fougue propre aux connaisseurs, de la fille unique du Nabah, de son extraordinaire beauté — mélange de toutes les qualités des races singhalaise et germanique. Pas tout à fait aussi brune que sa mère, elle semblait coulée en un bronze doré de la plus grande pureté ; elle avait les yeux clairs d'une Gretchen rêveuse dans un visage étincelant comme le cuivre. C'était un être étonnant, disait-on d'elle, qui, moitié des tropiques et moitié européen, malgré son éducation et sa finesse, rayonnait de la grâce enfantine et tendre des Singhalais purifiés de tous les instincts féroces de la nature humaine grâce au commandement millénaire de Boudha interdisant toute nourriture carnée.

On disait que le palais de la forêt vierge était devenu une sorte de lieu de pèlerinage lorsque Sybille von Stürenburg eut atteint l'âge de la puberté et que ses petits seins métalliques, magnifiquement formés, eurent commencé à percer les corsages européens, tels deux yeux curieux de voir un homme et qui ne peuvent attendre plus longtemps.

Chaque fois qu'un paquebot entrerait au port, le Roi du Riz y envoyait ses voitures et ses autos. Et depuis les acheteurs de thé, de café, de riz et de caoutchouc des grandes firmes commerciales jusqu'aux fils de prince voguant autour du monde, il ne passait par le Détroit aucun Européen qui ne payât à la « Lorelei de l'Orient » le tribut d'un violent amour. La jeune fille ainsi fêtée se faisait adorer aujourd'hui par un jeune maharadjah qui voulait déposer à ses pieds des brillants gros comme des œufs de pigeon, la conjurant de ne point donner sa jolie main brune à un orgueilleux Européen ; le lendemain par un Anglais aux yeux de poisson, qu'elle battait au tennis, ou contraignait à galoper autour de l'île, jusqu'à ce que la résistance rencontrée auprès d'elle le rendit inquiet au point de ne plus se hasarder dans son voisinage.